

Mohamed Abdallah

Le vent a dit son nom

Roman



*À mes éditeurs, qui m'ont soutenu
contre vents et marées et ont cru en ce livre ;
Aux très rares, qui ont su redonner
un sens au mot fraternité.*

ISBN : 979-10-307-0646-8

© Éditions Apic, 2021
© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

1

Hagard, l'enfant achevait de se préparer à la hâte. Ses gestes fébriles se succédaient, dictés par une voix maternelle qui prenait des accents autoritaires dissimulant une sourde panique. Remontant des chaussettes dont le haut venait lui caresser les genoux, non loin de sa culotte brune, le petit garçon boutonna sa chemise neuve, saisit son cartable et se rua au-dehors, retrouvant l'angoisse qui l'attendait depuis des heures devant la Mauresque, à laquelle il semblait faire ses adieux. L'enfant en était sûr : il ne reviendrait pas inchangé vers cette demeure. Et d'abord, était-il certain d'y revenir ? Le laisserait-on s'échapper du gouffre où on l'avait jeté ?

Voilà des semaines qu'il avait appris sa sentence, et ses protestations même muées en cris n'avaient pas fait changer sa mère d'avis. Il irait *là-bas*, qu'il le veuille ou non. « C'est pour son bien », ne cessait-elle de répéter. Lui avait surtout l'impression qu'elle

ne voulait pas contrarier Simone. Ah, comme elle vénérât Simone! Ce que Simone disait ne pouvait qu'être juste, sage, presque saint. Alors, puisque la dame s'était mis en tête que le garçon irait *là-bas*, on ne pouvait qu'exécuter ses ordres avec le sourire. Un sourire dont Simone accompagnait d'ailleurs chacune de ses paroles et qui ajoutait du charme à ses discours. Comprenant qu'il n'avait aucune chance d'échapper à sa peine, l'enfant s'était préparé pendant des jours à cette matinée.

En longeant la rue d'Arzew, encore assoupie à cette heure-ci, il parvint à reprendre courage et, poussé par la hantise du retard, il transforma sa marche en course, son cartable trop lourd fermement accroché à ses épaules. Malgré ce sursaut, le garçon ne cessait de maudire son sort. Pourquoi donc avait-il fallu que sa mère rencontre Simone? Pourquoi l'arrachait-elle à son monde pour le jeter dans un antre où aucun des siens n'avait jamais mis les pieds? Ressassant ces questions avec une amertume gorgée de larmes, l'enfant s'engagea dans une ruelle qui partait sur sa droite et devait le conduire vers le lieu de ses tourments. Au fond de l'étroite allée, le collège des Palmiers se dressait devant le petit garçon, qui avait ralenti le pas, plus que jamais effarouché par ces murs jaunes, qu'il ne faisait jusqu'alors qu'apercevoir au loin, lorsqu'il gambadait avec ses amis aux quatre coins d'Oran.

Et puis, il y avait cette masse de jeunes Français qui se pressaient vers l'immense porte marron, dans un joyeux brouhaha. Il hésitait à se laisser entraîner à l'intérieur, mais, repensant au visage suppliant de sa mère, il se convainquit de franchir le Rubicon, de se mêler à la multitude qui bientôt l'engloutit. Il ne s'était jamais senti si étranger sur une terre qui continuait d'être la sienne. L'enfant fixa le sol qu'il foulait, avant de relever les yeux vers le ciel dont le bleu s'éclaircissait, dessinant plus nettement quelques nuages blancs sur le fond. Pas de doute, ces repères éternels étaient toujours au rendez-vous. Alors pourquoi le monde l'entourant lui paraissait-il si aliénant? Le garçon se demandait confusément d'où exactement arrivaient ces Français. On lui avait soufflé un jour que leurs parents venaient de par-delà la mer. Pourquoi étaient-ils venus chez lui et qui étaient-ils au juste?

Tandis que le torrent de collégiens se déversait dans la cour bordée de platanes, il s'échappa enfin de cette marée humaine et erra un moment dans ce nouveau monde, louvoyant entre les groupes qui s'étaient déjà formés. Il cherchait, sans trop d'espoir, des visages qui lui auraient été familiers, et ne savait quoi faire ni où aller. Soudain, un collégien en retard surgit dans son champ de vision, l'envoya valdinguer et poursuivit sa course. L'enfant tituba, avant de sentir une main ferme lui saisir le coude. Il leva les yeux et aperçut un pion en uniforme gris. « Ta place est là-bas », fit-il en lui

indiquant un préau à la droite de l'immense escalier qui montait depuis la cour.

Le jeune garçon acquiesça et se dirigea vers l'allée des sixièmes, sans entendre la réflexion d'une autre surveillante qui avait observé la scène : « Il est mignon, ce bambin ! Et un peu différent... »

Une chevelure auburn rassemblée en un chignon soigné, des taches de rousseur parsemant ses joues, une douceur prévenante dans ses yeux clairs, Simone apparut bientôt en bout de file, fit signe à ses élèves de se ranger puis les guida jusqu'à leur salle de classe. Arrivée devant la porte, elle y resta droite comme un i, attendant que les collégiens y pénétrèrent. Lorsqu'il passa devant elle, elle adressa un sourire à l'enfant ; il lui répondit en maudissant intérieurement la lubie de cette enseignante qui croyait bon de déraciner ce petit oranger pour l'ajouter à sa collection de bougainvilliers.

Il observait les costumes flambant neufs de ceux qui seraient à présent ses camarades, saisissait leurs galéjades sans en rire, sans partager leur indolence narquoise. Il n'était pas comme *eux* pour sûr. Jusqu'alors, il ne s'était jamais demandé qui il était vraiment. Son identité résidait vaguement dans cette insouciance partagée par tous les mêmes de son âge, dans les jeux, la langue et les réflexes qu'une condition commune imprimait à

tous ses semblables depuis leur naissance. Voilà qu'à présent, il se retrouvait entouré par une altérité oppressante.

Il prit bientôt place au fond de la salle, sans jeter un regard au camarade installé à ses côtés. En cette heure, il n'était plus concentré que sur sa détresse. En effet, les uns après les autres, les élèves se levaient, répétaient leur nom puis leur prénom. L'enfant était paniqué. Ainsi donc, on attendait de lui qu'il prenne la parole au milieu de ces inconnus, lui qui avait trouvé quelque réconfort dans un mutisme observateur depuis son entrée dans l'établissement ? Il se prenait à trembler au fur et à mesure que le moment fatidique approchait. Lorsque vint son tour, le petit garçon se redressa d'un mouvement, faisant presque tomber sa chaise à la renverse, et les yeux fixés droit devant lui, il prononça, cria presque son nom : « Ramdane, Anir Ramdane ! »

Au moment où ces paroles avaient franchi les lèvres de l'enfant, une jeune fille, assise au premier rang, s'était retournée vers lui, lui avait adressé un sourire angélique. Alors qu'il se rasseyait lentement, il ne cessait d'observer cette apparition inattendue, cette douce incongruité surgie au cœur d'un univers si intimidant. Sa tenue, son attitude, ses manières, ne la distinguaient point des

autres filles. Mais sa peau mate, ses cheveux bruns, bouclés et soyeux, ses grands yeux noirs brûlants comme le soleil du pays... Non, ce ne pouvait être une Française. À la pensée qu'il n'était finalement pas tout à fait seul dans cette marée étrangère, le cœur d'Anir se réchauffa quelque peu.

Davantage maître de ses émotions, Anir n'en restait pas moins méfiant, à l'affût d'un quelconque danger qui aurait pu surgir et l'agripper par le col. Tâchant de se concentrer, il ramena son attention à la séance de lecture qui commençait déjà. Dire que c'était ainsi que son incroyable aventure avait débuté... Il avait suffi que Simone le remarque, un livre à la main, puis qu'elle mène son enquête avant de l'entraîner dans cette galère. Dans quelques moments, l'attention serait fixée sur lui, on attendrait. Et il ne s'agirait pas d'annoncer son nom, ça non! Il lui faudrait lire du Maupassant, rien de moins. Contenant ses tremblements, il tentait de garder son calme, une perle de sueur coulant le long de son front à mesure que s'écoulaient les minutes.

Tout à coup, les regards convergèrent vers lui. Sans prendre d'inspiration, Anir se mit à lire. À lire? Plutôt à respirer, à ressentir, à vivre. En un instant, la salle de classe, le collègue et le monde entier s'envolèrent. Peu lui importait pour l'heure d'avoir été transplanté dans ce lieu étrange. Seul comptait le dialogue entre Maupassant et lui. Il lui semblait que chaque mot touché par son regard,

répété par sa bouche, venait l'enserrer doucement, d'une étreinte magique, se joignait à ses prédécesseurs et faisait disparaître toutes les inquiétudes de l'enfant, les remplaçant par un beau rêve, mystérieux et prometteur. Alors, enfermé avec délice dans une bulle d'air frais, il pouvait oublier le temps d'une lecture la peur qui l'avait étranglé en cette matinée.

Le pas lourd, ses narines frémissant aux senteurs salées transportées par le vent oranais, Anir revenait vers la Mauresque. Il était encore étourdi par la journée qui venait de s'écouler. Il avait tant redouté ce baptême du feu qu'il peinait à retrouver ses repères, ses habitudes, et ce alors même qu'il reprenait un chemin arpenté mille fois depuis son enfance. Après cela, la vie allait-elle reprendre son cours normal? Non, à l'évidence. Son existence venait de subir une métamorphose, d'émerger de son cocon en chrysalide hésitante mais touchée par la grâce, une grâce qu'Anir n'avait certainement pas cherchée mais que le destin avait déposée sur ses épaules.

Près de sa maison, l'enfant remarqua une petite foule amassée devant la porte d'entrée. Des murmures joyeux, des conversations excitées la traversaient. Depuis qu'on avait appris qu'Anir allait entrer au collège des Palmiers, une rare fébrilité s'était saisie de tous les habitants de la

Mauresque. Ainsi donc, l'un des leurs allait se mêler aux *autres*, ou tout du moins les approcher sans se rendre coupable d'une quelconque infraction. Ce n'était pas non plus n'importe quel bambin qui allait s'aventurer vers ces terres inconnues: Anir était l'enfant chéri de l'impasse des artisans.

Une sage malice rayonnait de ses traits, et on avait toujours l'impression qu'il en savait plus qu'il ne voulait bien le dire, qu'une réflexion astucieuse se cachait derrière ses sourires. Son esprit vif et sa bonne bouille faisaient le bonheur de la Mauresque et de ses environs; un rappel par son charme si tranquille que le monde pouvait encore recéler de la délicatesse.

Aussi était-ce avec une expectative teintée d'appréhension qu'on avait attendu cette rentrée. Beaucoup à Oran auraient trouvé cela dérisoire. Quoi, n'avait-on pas des soucis plus importants que les tribulations d'un gamin découvrant son nouveau collègue? Ne pouvait-on le laisser se dépêtrer comme tous les autres garçons? Pas à la Mauresque, et c'était là que résidait son unicité.

Tandis qu'Anir s'en approchait, on l'assaillait déjà de questions, comme s'il était revenu d'un périple long de plusieurs mois. Les professeurs étaient-ils excessivement sévères? Que leur apprenait-on *là-bas*? Alors que l'enfant balbutiait de vagues réponses, ces appréhensions suspicieuses cédèrent bientôt le pas à de la joie, une joie simple et sans entrave, nourrie par des retrouvailles tant attendues.

Les voisins de l'impasse des artisans convergeaient à présent vers la Mauresque. Un serveur du café Medioni se mêla même à la petite foule, envoyé spécial de son patron. Quant à Yahia le mercier, il s'était déplacé en personne. Tous étaient poussés par un mélange de curiosité et d'inquiétude pour celui qui avait, malgré lui, bravé cette infranchissable barrière qui balafrait Oran, séparant l'univers européen de « l'autre monde ».

Si, après avoir passé une journée entouré d'étrangers, Anir n'était pas mécontent de se fondre de nouveau parmi les siens, la fatigue prenait à présent le dessus. Cédant à l'exténuement, murmurant quelques remerciements supplémentaires, il parvint enfin à rejoindre sa mère et à se soustraire à l'attention bienveillante mais éreintante de ses voisins.

Taos avait préparé Anir avec force conseils. Tout en habillant son fils avec une hâte minutie, elle n'avait cessé de lui répéter ses directives, auxquelles le garçon avait acquiescé sans vraiment les entendre. Non, il ne parlerait point si on ne l'interrogeait pas. Oui, il se tiendrait correctement en présence de l'oncle Saïd. Non, il ne se laisserait aller à aucune facétie.

La rue d'Arzew bruissait d'une rumeur réconfortante. Anir retrouvait les sons, les lumières qu'il connaissait si bien. Jetant des regards autour de lui, il

voyait des visages familiers, sentait l'odeur de ce pain qui, d'ordinaire, ouvrait son appétit ou le rendait béant. Des garnements défroqués surgissaient à chaque coin de rue, courant à toute allure, évitant les passants peu commodes et bousculant les autres, quémandant quelque charité entre deux pitreries. Par leur présence farouche, ils emplissaient Oran d'une atmosphère déroutante. Ils portaient partout cette faim enfiévrée qui faisait luire leurs regards et trembler leurs voix. Anir les regardait sous un jour nouveau depuis qu'il s'était aventuré au collège des Palmiers, y avait vu les ébats d'une jeunesse heureuse et repue. Appartenaient-ils vraiment à la même terre que ces damnés charardeurs? Le contraste entre ses frères de rue et ceux qu'il devait côtoyer à présent ne lui avait jamais paru si frappant.

L'enfant aurait voulu s'attarder dans cet univers, se laisser porter par le flot de ses habitudes, se plonger dans cet air chargé des mille parfums de son quotidien, un quotidien dont il regrettait à présent de ne pas avoir davantage joui. Il médita sans s'en rendre compte sur son petit destin qui, en quelques jours, semblait s'être accéléré. Après des années passées dans une stase familière à défaut d'être toujours agréable, il était désorienté, vivant des événements qui s'apparentaient fort à des aventures. Que lui arrivait-il? Pourquoi un tel bouleversement que rien ne laissait prévoir?

2

La main ferme d'Aomar, qui le saisissait dès qu'il s'avisait de ralentir, ne lui laissait guère d'espoir. Il n'échapperait pas à ce rendez-vous familial. Alors, le petit garçon continuait sa remontée à contre-courant. Ils avaient à présent pris sur leur gauche et se dirigeaient vers la rue de Mostaganem. Anir se sentait saisi par un étrange élan, sa marche comme dictée par un instinct aussi puissant que muet. Ses pas se firent plus déterminés et, tandis qu'ils passaient devant le marché couvert, sa nostalgie s'évapora lentement.

Les vagues souvenirs de son oncle Saïd ne cessaient de le hanter. Il lui semblait que cette destination prenait des atours fantasmagoriques, que le simple fait de s'en approcher lui apporterait... Quoi donc? Il ne le savait pas, mais était à présent sûr de vouloir le découvrir. Il remarqua à peine le fait qu'Aomar n'avait pratiquement pas parlé de tout le trajet. Lui qui d'ordinaire saisissait